

Rebeyrolle à Chambord : gare au gorille !

Rabelaisien en diable, remarquable peintre animalier, l'artiste est exposé au deuxième étage du château

Peinture

Chambord (Loir-et-Cher)

Les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux. Paul Rebeyrolle (1926-2005), le sanglier du Limousin, avait de son vivant la mauvaise réputation d'un peintre qui entendait n'en faire qu'à sa tête – qu'il avait dure –, attaché à la figuration quand il était de bon ton de chatouiller l'abstraction, aux sujets politiques quand les beaux esprits la jugeaient dégradante, à la « grande peinture » – pour lui, la dernière acceptable était celle de Gustave Courbet –, alors qu'on ne jurait que par les installations. Cela pour répondre à la sempiternelle question « pourquoi n'y a-t-il pas encore eu une rétrospective au Centre Pompidou ? » : pour la même raison que Rabelais n'aurait pas eu droit de cité à l'Académie, si elle avait existé de son temps. Trop vert, trop vivant, trop de talent...

Rabelais en revanche eût pu être accueilli au château de Chambord – le roi François ne détestait pas le génie. C'est Rebeyrolle qui l'y remplace, cet été. Gare au gorille ! Il y en a deux qui accueillent le visiteur au terme de la montée des marches du célèbre escalier à double révolution. Ils semblent descendre du plafond, orné des reliefs de la salamandre royale. Un autre frotte son cul plus violacé que rouge au nez d'un buste doré. On exagère, bien sûr, en fait de gorilles, ce sont des chimpanzés, ceux de la série des « Panthéons », que Rebeyrolle travailla en 1991 pour dire tout le bien qu'il pensait de nos monuments et de la gloire de ceux qu'ils accueillent. Une occasion de rappeler à quel point il fut – aussi – un formidable peintre animalier.

Ses sangliers jaillissent de la toile comme ils déboulaient de leur hallier du temps qu'il chassait au gros, ses poissons débordent, plus très frais, des étals de la série « Le monétarisme », comme dans le tableau *Le Petit Commerce*, qui, bien que daté de 1999, dévoile bien des préoccupations encore, hélas, très actuelles. Plus loin, une carpe fait subir les derniers outrages à un petit lapin, culbutant l'expression populaire jusqu'à la tîrer de la métaphore au réel.

Le réel, un bien gros mot, et qui sent la bouse, dont Rebeyrolle pourtant se délectait. Le réel, pas le réalisme. En tout cas pas le « réalisme socialiste » auquel le parti communiste, dont Rebeyrolle était membre, voulait soumettre les peintres dans ses années de jeunesse. Gamin, il passe outre. Grandissant, il préfère suivre sa propre voie : avant bien d'autres, l'invasion de la Hongrie en 1956 lui inspire un adieu monumental, *A bientôt j'espère*. L'œuvre

n'est pas à Chambord. Trop grande. C'est que le bel escalier attribué à Vinci interdit le passage aux formats parfois démesurés auxquels l'artiste aimait à se confronter. Le commissaire de l'exposition, Jean-Louis Prat qui, avec une belle fidélité, continue, envers et contre tous, de montrer du Rebeyrolle dès qu'il peut le faire proprement, a tiré de cette infortune une vertu : sa sélection d'œuvre fut dictée par celles qui passaient dans l'embarquement de Chambord. Ce qui donne à l'actuelle exposition une belle unité, non exempte de surprises, là aussi favorisées par la disposition des lieux et la science – ou l'art – que Prat a de l'accrochage.

La cinquantaine de toiles est répartie dans les salles du deuxième étage, qui rayonnent autour de l'escalier. Certaines se décou-

Il usait de tout ce qui lui tombait sous la main : branches, crin, treillis, tissus...

vrent donc d'emblée, d'autres non. Il faut fureter un peu pour trouver *La Carpe* et *Le Lapin*, vaguer encore plus pour *L'Hommage à Courbet*, une *Origine du monde* à la sauce Rebeyrolle, c'est-à-dire avec de vrais poils à l'endroit stratégique. Que les âmes sensibles se rassurent : c'est du crin.

Car il usait aussi bien du pinceau que de tout ce qui pouvait lui tomber sous la main, branches d'arbres, treillis de cage à poules, vieux vêtements. Il y a de vrais os dans *L'Osso bucco* de 2001, dont deux de ces vertèbres dont il se servait aussi parfois pour représenter la bouche ouverte des poissons à l'étalage. Il y a des bouts de tissu dans *L'Arrière-Cour*, une toile de la série « Le sac de M^{me} Tellikdjian », splendide hommage à sa belle-mère immigrée. Elle se fit un jour voler le sac à main qui renfermait tous ses avoires, et un petit peu de son être. Le sac est posé sur une bouche d'égout, peinte celle-là, où coule l'eau venue d'une gouttière, et la peinture, sa pâte généreuse, lutte efficacement avec la matière réelle qu'il a introduite dans la toile, jusqu'à l'y marier. Les peintres verront là moins un exercice de virtuose qu'une lutte, un défi jeté, relevé, et réussi. Pour Rebeyrolle, c'était là le pain quotidien. Et on peut dire merci à ceux qui nous l'offrent aujourd'hui. ■

HARRY BELLET

« Rebeyrolle ». Château de Chambord, Domaine national de Chambord (Loir-et-Cher). Tél. : 02-54-50-40-00. Tous les jours, de 9 heures à 18 heures, jusqu'au 23 septembre. De 8 € à 9,50 €. Catalogue Somogy Editions d'art, 104 p., 25 €. Chambord.org



« Panthéon » (1991), série « Les Panthéons », peinture sur toile. COLLECTION COMMUNE D'ÉYMOUTIERS ESPACE PAUL REBEYROLLE.

LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

TTT

Paul Rebeyrolle

Peintures

| Jusqu'au

23 septembre,

château de

Chambord,

Chambord (41).

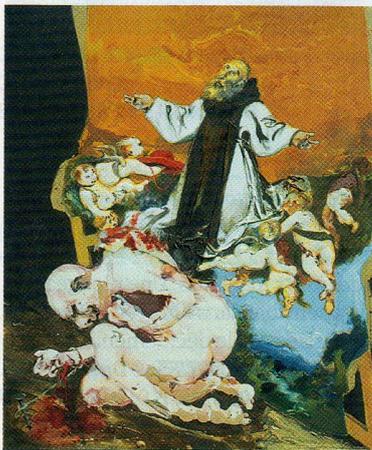
Tél.: 02-54-50-50-40.

Dépouille 3
« Alléluia »,
tableau inédit de
Paul Rebeyrolle,
1980.



g datant de 1986.

Le château de Chambord, en son temps voulu par François I^{er}, est une énorme pâtisserie blanchâtre dont le toit d'ardoises grises est hérissé d'un nombre extravagant de tourelles et de cheminées. De loin, sur son socle de gazon vert, il ressemble à une maquette. De près, au soleil, il éblouit. Lorsqu'il pleut, sa pierre se teinte, dit-on, de beige, de jaune et de rosé. A l'intérieur, l'impression de vide domine. Les nombreuses tapisseries et tentures conservées, les rares pièces de mobilier, les quelques tableaux ne par-



viennent pas à occuper l'ensemble de l'immense espace intérieur, dont la plus belle curiosité architecturale demeure l'escalier à double vis menant à la grande terrasse, imaginé par Léonard de Vinci.

Aussi, à Chambord, l'art comble en partie le vide – c'est l'une de ses fonctions. Les expositions temporaires paraissent avoir pour but d'égayer un peu la froide nudité des murs de tuffeau. Dans un autre château royal, celui de Versailles, l'art semble au contraire participer au trop-plein, apporter une touche de vulgarité à l'ancien délire royal. Poser les décorations surchargées et faussement naïves de l'artiste portugaise Joana Vasconcelos, actuellement exposées à Versailles ¹, dans les salles dépouillées de Chambord, n'en révélerait que les défauts, l'aspect fabriqué et inauthentique – voire la bêtise. Les murs de Chambord ne font aucun cadeau. L'an passé, les toiles un peu froides, peu colorées et monotones, de

Djamel Tatah en avaient souffert. Cette année, l'exubérance de Paul Rebeyrolle remplit son rôle: les œuvres occupent l'espace, et le château revit.

Il convient au passage de rendre hommage à Jean-Louis Prat, directeur de la Fondation Maeght de 1969 à 2004, pour la qualité de l'accrochage et le choix des œuvres. Parmi celles-ci figure un tableau inédit du peintre, mort en 2005 – « inédit » signifiant ici appartenant à une collection privée et, à ma connaissance, jamais exposé depuis trente ans, depuis que Rebeyrolle présenta la série « Les évasions manquées » à l'hospice Saint-Louis d'Avignon durant l'été 1982. Il s'intitule *Dépouille 3*, « Alléluia ». Il date de 1980. Il montre au premier plan un homme nu enchaîné qui vient de s'ouvrir les veines et au second plan une toile déclinée de son châssis représentant un moine emporté au ciel par des angelots (putti).

Il s'agit donc d'un tableau dans le tableau. Dans une autre œuvre de la même série, *Contemplation* (1981), un personnage identique se penche sur *Le Christ au jardin des Oliviers*, du Greco, conservé à la National Gallery de Londres. Mais ici la citation est plus obscure – et peut-être multiple. Sous un ciel bleu pâle, un paysage verdoyant au fond duquel se dresse une montagne bleutée occupe le bas gondolant de la toile et évoque un morceau d'Italie – à moins qu'il ne s'agisse des environs d'Ornans et d'un hommage à Courbet? Le moine extatique a le visage espagnol des tableaux du Greco (peut-être saint Jérôme, dont un angelot porte le chapeau rouge de cardinal?). Les putti, eux, sont italiens (du Tintoret?), et le fond supérieur ocré, de Velázquez ou de Manet. On a souvent commenté la série des « Evasions manquées » comme un hommage de Rebeyrolle aux suppliciés. Or, nous dit *Dépouille 3*, le peintre est lui aussi un supplicé face aux génies du passé et à l'immensité de l'héritage artistique qu'il doit assumer. Aussi la tentation est-elle grande, comme le fait Vasconcelos, de contourner l'obstacle. Un suicide artistique, dit encore le tableau ●

¹ Jusqu'au 30 septembre.